

LE MONASTÈRE D'ARKHADI

A 23 km au SE de Réthymnon et à 500m d'altitude, on le visite pour le symbole de la résistance des Grecs contre les Ottomans, plus que pour son intérêt architectural.

La date de construction de l'édifice mal connue : la tradition veut qu'il aurait été fondé par Arkadios, empereur de Byzance au V^es. Peut être l'a-t-il été par un moine, nommé Arkadios et qui aurait laissé son nom à la bâtisse religieuse.

Très tôt, l'ensemble religieux est destiné à accueillir non seulement des voyageurs, mais surtout des résistants au gouvernement en place des Vénitiens puis des Turcs.

C'est dans ce cadre, que le monastère d'Arkhadi est devenu un mythe : celui de la résistance héroïque des crétois face à l'occupation ottomane, suite à la grande insurrection crétoise de 1866-69, contre les autorités locales de l'empire.

Le massacre

En 1866, une série de révoltes agitent toute la partie occidentale de l'île (région la plus montagneuse et la plus pauvre). Dès le début, Mustapha Pacha lance ses troupes contre les habitants révoltés de Rethymnon. 1000 personnes s'enfuient. Les 700 femmes et enfants qui échappent à l'intervention armée demandent asile à l'intérieur du monastère d'Arkhadi, à plus de 20 km de la ville et où vivent 45 moines. De leur côté, 300 hommes ressortent du monastère pour faire diversion et demander une aide à l'extérieur, qui n'a jamais pu arriver.

Les troupes ottomanes se rapprochent du monastère et livrent une bataille qui dure près de 3 jours en raison des fortifications du monastère et de l'arsenal récupéré par les insurgés. Finalement, le 3 novembre 1866, les portes cèdent devant la supériorité numérique et militaire des Ottomans. Plusieurs insurgés, presque exclusivement des femmes et des enfants, mais aussi l'higoumène Gabriel ainsi qu'un héros des résistances précédentes, Constantin Yaboudakis, préfèrent se suicider en faisant sauter la poudrière du monastère. Néanmoins, les Turcs pratiquent un massacre systématique des survivants. La date du 3 novembre est toujours fêtée de nos jours, dans toute la Grèce, comme symbole de la résistance à l'oppression. Dans les semaines et les mois qui ont suivi ce massacre, l'opinion intellectuelle grecque et occidentale s'en émeut profondément en raison à la fois de la résistance héroïque, puis du sacrifice essentiellement de femmes et d'enfants et enfin du pillage du monastère par les ottomans.

Visite du monastère

Comme il s'agit non seulement d'un bâtiment religieux, mais surtout d'un symbole d'héroïsme et de résistance, la tenue la plus correcte est exigée dans l'enceinte du bâtiment.

- église : à l'origine du XIV^es, ce que l'on peut en voir aujourd'hui date essentiellement du XVI^es, c'est-à-dire sous l'occupation vénitienne. L'architecture de l'église est typiquement crétoise : haute façade décorée d'une double colonnade corinthienne reposant sur de hauts socles et supportant des arcs ceignant le portail.

- réfectoire : haut lieu de la résistance au moment du massacre. C'est ici que les combats se terminèrent avant l'explosion de la poudrière (trous de balles, de coups d'épée sur les tables, les murs...)

- poudrière : ou plutôt bâtiment ayant servi de poudrière au moment des combats, car précédemment, c'était une cave à vins. Il ne reste du bâtiment explosé que les murs.

- un petit musée a été aménagé à l'intérieur du monastère : on y voit des manuscrits, des icônes et autres objets ayant appartenus aux insurgés et qui ont survécu au pillage, car cachés à l'intérieur des murs épais des bâtiments.

- à l'extérieur : ancien moulin à vent a été aménagé en 1910 en chapelle à la gloire des héros. Il conserve tous les ossements. Par terre, inscription : " Rien de plus noble et de plus glorieux que de mourir pour la foi et la patrie. Pour elles, il faut savoir affronter le fer, l'épée et tous les maux."

Tout autour s'étendent les terres encore cultivées pour le monastère, même si très peu de moines y vivent encore (moins de huit).

Texte de Victor Hugo

Ce texte de V Hugo appelle de ses vœux l'aide des européens à l'insurrection crétoise. ¹Texte de journaliste, rédigé par un homme sous le coup de l'horreur et à qui la population crétoise fait appel pour un soutien, c'est le texte d'un partisan avec ses atouts (enthousiasme, engagement total, idéal de liberté et de démocratie...) mais aussi ses limites (un certain « racisme » à l'égard des Turcs, l'oubli des massacres de Turcs perpétrés par les Grecs.) On y retrouvera les accents très modernes d'intellectuels français qui s'engagent moralement aux côtés d'opprimés.

La lettre est citée par J. Lacarrière dans la préface de sa traduction de l'ouvrage de Pandelis Prevelakis *Crète infortunée*. Elle est publiée en France la même année que *les Misérables*, alors que V. Hugo est toujours exilé à Guernesey (depuis 1851 et jusqu'en 1870).

Hauteville House, février 1867

"En écrivant ces lignes, j'obéis à un ordre venu de haut, à un ordre venu de l'agonie. Il m'est fait, de Grèce, un deuxième appel. Une lettre, sortie du camp des insurgés, datée d'Omalos, Eparchie de Cydonie, teintée du sang des martyrs, écrite au milieu des ruines, au milieu des morts, au milieu de l'horreur et de la liberté m'arrive.

Elle a quelque chose d'héroïquement impératif. Elle porte cette suscription : *le peuple crétois à Victor Hugo*. Cette lettre me dit : Continue ce que tu as commencé. Je continue, et puisque Candie expirante le veut, je reprends la parole ; Veut on savoir où en est la Crète ? Voici des faits :

L'insurrection n'est pas morte. On lui a repris la plaine mais elle a gardé la montagne. Elle vit, elle appelle au secours.

Pourquoi la Crète s'est elle révoltée ? Parce que Dieu l'a faite le plus beau pays du monde et les Turcs le plus misérable. Parce qu'elle a des produits et pas de commerce, des villes et pas de chemins, des villages et pas de sentiers, des ports et pas de cales, des droits et pas de lois, le soleil et pas de lumière. Les Turcs y font la nuit. Elle s'est révoltée parce que la Crète est Grèce et non turque, parce que l'étranger est insupportable, parce que l'oppresseur, s'il est de la race de l'opprimé est odieux et s'il n'en est pas, est horrible ; parce qu'un maître baragouinant la barbarie dans le pays d'Etéarque et de Minos est impossible ; parce que tu te révolterais, France (...)

On connaît ce mot Arcadion, on connaît peu le fait. En voici les détails précis et presque ignorés. Dans Arcadion, monastère du mont Ida, fondé par Herakleius, 16000 turcs attaquent 197 hommes, 340 femmes plus les enfants. Les Turcs ont 26 canons et deux obusiers, les grecs ont 240 fusils. La bataille dure 2 jours et 2 nuits. Le couvent est troué de 1200 boulets ; un mur s'écroule, les Turcs entrent, les grecs continuent le combat, 150 fusils sont hors service, on lutte encore 6 heures dans les cellules et les escaliers et il y a 2000 cadavres dans la cour. Enfin, la dernière résistance est forcée. Le fourmillement des Turcs vainqueurs emplit le couvent. Il ne reste plus qu'une salle barricadée où est le reste de la soute aux poudres. (...)

Une intervention terrible, l'explosion, secoue les vainqueurs, l'agonie se fait triomphe et ce couvent héroïque, qui a combattu comme une forteresse, meurt comme un volcan.

Psara n'est pas plus épique, Missolonghi n'est pas plus sublime. Tels sont les faits. Qu'est ce que font les gouvernements dits civilisés ? Ils chuchotent : Patience, nous négocions.

Vous négociez !

Pendant ce temps là, on arrache les oliviers et les châtaigniers, on démolit les moulins à huile, on incendie les villages, on brûle les récoltes, on envoie des populations entières mourir de faim et de froid dans la montagne. On décapite les maris, on pend les vieillards et un soldat turc qui voit un petit enfant gisant à terre, lui enfonce dans les narines une chandelle allumée pour s'assurer s'il est mort. C'est ainsi que cinq blessés ont été, à Arcadion, réveillés pour être égorgés.

Patience, dites vous. Pendant ce temps là, les Turcs entrent au village Mourniès où il ne reste que des femmes et des enfants, et quand ils en sortent il ne reste plus qu'un monceau de ruines coulant sur un monceau de cadavres, grands et petits. Et l'opinion publique ? Que dit elle ? Que fait elle ? Rien.

Elle est tournée d'un autre côté. Que voulez vous ? Ces catastrophes ont un malheur : elles ne sont pas à la mode.

Hélas ! la politique patiente des gouvernements se résume en deux résultats : déni de justice, déni de pitié à l'humanité.

Rois, un mot sauverait ce peuple. Un mot de l'Europe est vite dit. Dites le. A quoi êtes vous bons si ce n'est à cela ? Non, on se tait et l'on veut que tout se taise.

¹ Voir également *La Liberté ou la Mort* de N. Kazantzaki

Défense de parler de la Crète. Tel est l'expédient. Six ou Sept grandes puissances conspirent contre un petit peuple Quelle est cette conspiration ? La plus lâche de toute : la conspiration du silence. Mais le tonnerre n'en est pas. Le tonnerre vient de là-haut et, en langage politique, le tonnerre s'appelle révolution."